



# HARLEM QUARTET

d'après le roman *Just above my head* de **James BALDWIN**

Adaptation et mise en scène **Élise VIGIER**

Traduction, adaptation et dramaturgie **Kevin KEISS**

Contact

**Emmanuelle OSSENA** EPOC productions

+ 33 (0)6 03 47 45 51 | [e.ossena@epoc-productions.net](mailto:e.ossena@epoc-productions.net)

Parmi **LES LUCIOLES** - Cie **ÉLISE VIGIER** | **PIERRE MAILLET** & les gens déraisonnables

c/o La Grenade – 10 square de Nimègue bis 35200 Rennes

T. +33 (0)6 49 29 47 25 | [theatredeslucioles@wanadoo.fr](mailto:theatredeslucioles@wanadoo.fr)

La compagnie **LES LUCIOLES** est conventionnée par la DRAC Bretagne – Ministère de la Culture et de la Communication et soutenue par la ville de Rennes

adaptation et mise en scène **Elise Vigier**  
traduction, adaptation et dramaturgie **Kevin Keiss**

avec

**Ludmilla Dabo** *Julia, Dorothy Green*

**William Edimo** *Crunch, Joël Miller*

**Jean-Christophe Folly** *Hall, Red*

**Nicolas Giret-Famin** *Jimmy, Peanut*

**Makita Samba** *Arthur*

**Nanténé Traoré** *Amy Miller, barmaid*

et les musiciens **Manu Léonard** et **Marc Sens**

à l'image **Saul Williams** *Paul Montana Anisia Useyman Florence Montana*

assistante et collaboration artistique **Nanténé Traoré**

scénographie **Yves Bernard**

images **Nicolas Mesdom**

composition musique **Manu Léonard, Marc Sens** et **Saul Williams**

lumières **Bruno Marsol**

costumes **Laure Mahéo**

maquillages et perruques **Cécile Kretschmar** assistée de **Judith Scotto**

régie générale et plateau **Camille Faure**

régie vidéo **Romain Tanguy** ou **Pierre-Jean Lebassacq**

régie lumières **Manuella Mangalo**

régie son **Lolita de Magalhaes** ou **Luis de Magalhaes**

régie plateau **Claire Tavernier** ou **Christian Tirole**

administration-production **Odile Massart**

production-diffusion **Emmanuelle Ossena – EPOC productions**

production **Parmi Les Lucioles - Rennes**

coproduction **Comédie de Caen - CDN de Normandie, Maison des Arts et de la Culture de Créteil, Théâtre National de Bretagne-Rennes**

avec l'aide de **Institut Français & Région Bretagne, La Chartreuse** – Centre National des écritures du spectacle, **Face Contemporary Theater** programme développé par Face Foudation et les services culturels de l'Ambassade de France aux Etats-Unis, financé par la Florence Guld Foundation, l'Institut Français et le Ministère Français de la Culture et de la Communication, **L'Avant-Scène-Princeton University's Department of French and Italian Theater Workshop**, de la **SPEDIDAM** et de l'**ADAMI**.



avec la participation artistique du **Jeune Théâtre National-Paris**

remerciements **Service Culturel de l'Ambassade de France à New-York** et au **104-Paris** | décor construit par les ateliers de la Comédie de Caen

**créé en novembre 2017 à la MAC de Créteil**

**[reprise proposée entre avril et juin 2026]**

contact

**Emmanuelle Ossena** - EPOC productions

+ 33 (0)6 03 47 45 51 | e.ossena@epoc-productions.net

# HARLEM QUARTET

**James Baldwin**

*Harlem Quartet*, c'est Hall Montana qui se souvient, qui raconte et retrace la vie de sa famille, de ses amis, une communauté noire américaine vivant à Harlem dans les années 50/60.

La famille Montana élève ses deux fils : alors que Hall s'apprête à partir pour la guerre de Corée, Arthur se prend de passion pour le gospel et chante avec ses amis Crunch, Red et Peanut. Cette famille fait la connaissance de Julia, une fillette évangéliste qui prêche avec ferveur dans les églises et de Jimmy, son petit frère délaissé par ses parents. Mais un drame va se nouer qui changera à jamais le destin des personnages....

*Harlem Quartet* est un hymne d'amour vibrant, un chant d'amour de Hall à son jeune frère, mort à l'âge de 39 ans, et à ses proches...

*« Julia était une fillette de neuf ans, j'en avais dix-huit. Je ne savais pas qu'elle cesserait de prêcher, qu'elle deviendrait une putain puis la maîtresse d'un chef africain, à Abidjan. Je ne savais pas que nous serions amants ni qu'elle deviendrait un pilier de ma vie. Je ne savais rien d'Arthur qui avait onze ans et moins encore de Jimmy qui en avait alors sept et qui deviendrait le dernier et le plus dévoué des amants d'Arthur. Qui aurait pu savoir ? Derrière le visage de quiconque nous avons aimé pour de bon - qui nous avons aimé, nous aimerons toujours, l'amour n'est pas à la merci du temps et il ne connaît pas la mort, ils sont étrangers l'un à l'autre, derrière le visage de l'aimé, si vieux, ruiné et marqué soit-il, se trouve le visage du bébé que fut autrefois votre amour et qu'il restera toujours pour vous. L'amour aide alors, si la mémoire ne le fait pas, et la passion, excepté dans son intense relation avec l'agonie, travaille à l'ombre de la mort. »*

Et au milieu de tout cela, il y a les chants de gospel à la gloire de Dieu, le combat pour les droits civiques, la violence et le sexe.

L'écriture sensuelle de James Baldwin, rythmée par les cris poignants du gospel, nous entraîne ainsi dans un Harlem traversé par l'amour, la religion, la souffrance. Une atmosphère poétique, un grand récit sur la destinée humaine.

# NOTES D'INTENTIONS

**Peu de gens restent quand tout va mal - si vous ne me croyez pas, je vous fais un pari, ayez des ennuis. (Hall à propos de Jimmy)**

J'ai lu ce roman il y a longtemps, il m'avait totalement marqué, il s'était inscrit en moi comme peu de livres l'ont fait.

L'amour, la violence, la fraternité. La famille, mais plus amplement la bande de gens avec laquelle on vit. L'amour qui échappe sans cesse aux êtres et à toute définition et qui pourtant est là, dans l'air, dans la disparition, dans les corps, dans la musique peut-être, dans la liberté ?

Aujourd'hui j'ai envie de l'adapter au théâtre. Mais pour ce faire, il me semble nécessaire de passer un temps sur les traces de ce quartet, à Harlem, aller écouter et capter, au sens propre, ces chants et cette mémoire, c'est-à-dire essayer de saisir ce qu'ils peuvent nous raconter aujourd'hui et comment s'en servir sur scène ensuite.

J'ai pensé à comment raconter cette histoire : Hall-narrateur nous balade dans sa mémoire, dans son histoire comme dans une ville. Il nous fait visiter son cerveau.

J'ai pensé avec Yves Bernard un dispositif qui nous permettrait de passer de la musique à la parole, au jeu dans l'intimité d'une chambre qui serait définie par une surface de projection. Cette surface pourra être une fenêtre sur la ville, les rues, les quartiers.

J'ai pensé aux films de Jonas Mekas «Lost, Lost» ou «Walden». Une chambre, un tableau, une toile, un cadre (pour la disparition ou pour l'amour). Film de famille, film super 8, disparition de l'image, du grain (grain de l'image, et grain de la voix, le chant des morts). Film de l'enfance. Et j'ai demandé à Nicolas Mesdom de réaliser avec moi les images et de faire les montages de celles-ci.

Images documentaire (les rues, les églises, les gens ... maintenant ? tourner des images dans notre temps de recherche, temps de reconstitution, temps new-yorkais, voir New-York et Harlem depuis la France).

Ce qui m'intéresse aussi dans ce livre, c'est comment on retrace une mémoire, comment on la reconstitue, cette nécessité absolue à un moment de la reconstituer et de la raconter : Hall commence à raconter pour son fils, pour que son fils sache que son oncle Arthur était un type noir, musicien et homosexuel et que c'était un type bien.

ÉLISE VIGIER

Je pense notamment à une phrase de Mallarmé qui dit qu'il faut "redonner du sens au vieux mots de la tribu". Et je trouve que c'est précisément ce que font les personnages de Baldwin. On a l'impression qu'ils sont dans l'errance mais ils luttent pour donner du sens aux choses. Pour donner de la cohérence à ce qui n'en n'a pas. Ils sont les premiers à s'émouvoir et à s'étonner de la fragilité des êtres, de leur beauté, de leurs forces et de leurs échecs. Rien n'est moral. Tout donne à penser. Surtout l'amour. La façon qu'on a de s'aimer, soi-même et les autres. Mais aussi le rapport au temps. Le destin et le hasard et le fascinant jeu de la mémoire qui tente inlassablement de ne rien perdre. De comprendre.

C'est ce fil rouge, emmêlé, complexe de la mémoire de Hall, le narrateur de *Harlem Quartet*, que nous allons suivre. Et à travers lui l'histoire de son petit frère Arthur. De Julia et de Jimmy. Autour du quatuor s'organise d'autres quatuors, celui des *trompettes de Sion* par exemple, le groupe d'Arthur, le quatuor familial de Hall avec sa femme et ses enfants, celui de son enfance avec ses parents et son frère.

C'est dans ce temps étrange, cet "entre-temps" suspendu du deuil, que les souvenirs vont refaire surface. Le passé apparaît sans cesse, ressurgit sans cesse dans le présent. Les actes fondateurs de ce qu'ils devinrent. Les premières fois. Toutes les premières fois. Mais les faits sont nourris du regard de Hall, de ce qu'il sait, de ce qu'il a appris. Il arpente son passé avec la connaissance qu'il en a. Avec l'immense affection qu'on a pour ceux que l'on a aimé, qui sont morts et que l'on comprend enfin. Que l'on comprend après coup.

À travers leurs rages de vivre, leurs intensités à s'aimer envers et contre tout, c'est tout un pan de la vie américaine noire que nous entrevoyons. Ce qui nous intéresse c'est à la fois la langue de Baldwin mais aussi son engagement politique et ses réflexions sur le monde. Celles d'un homme noir américain qui aime les hommes dans les années soixante.

KEVIN KEISS

### **Harlem Quartet parle d'amour et de mémoire.**

L'amour d'un grand frère pour son petit frère, l'amour d'un jeune chanteur de gospel pour un jeune musicien, l'amour d'un père pour ses enfants, celui d'une petite fille pour son père et son frère... l'amour sous toutes ses formes.

À travers la douleur du deuil de Hall Montana pour son frère cadet et l'amitié de quatre enfants dans les années 50, c'est une partie de l'histoire de l'Harlem des années soixante et soixante-dix qui est décrite.

**Pour retrouver la puissance orale et poétique du roman au théâtre nous choisissons de privilégier certains passages, certaines scènes et de les séquencer de manière à permettre de donner à voir trois temporalités : le temps présent de Hall, le temps des souvenirs qui fonctionnent comme autant de flashes et envahissent le plateau, et un dernier temps celui que permet le théâtre : la coexistence du présent et du passé.**

La question de la mémoire est notre principal fil conducteur. La pièce fonctionne comme une plongée successive dans différentes strates de la mémoire et du temps : Hall au présent plonge dans ses propres souvenirs, souvenirs qui sont eux-mêmes imprégnés des souvenirs que d'autres personnages (Jimmy, Julia, Arthur) lui ont racontés. Le public est aspiré dans cette spirale qui le projette dans des temps et des lieux différents. Le Harlem des années 50, 60, 70, défile, faisant apparaître tout un pan de l'histoire américaine. À travers cette remémoration, c'est la tentative pour Hall de saisir le mystère de la vie de son frère qui se dessine. Hall recompose la vie de son frère volée en éclats pour pouvoir la transmettre à son tour, à ses enfants par exemple, au public. Cette plongée dans le passé fait surgir chez Hall des pensées, des sensations parfois inconscientes. Comme si chaque strate de mémoire explorée le mettait peu à peu à nu.

Pour nous, il s'agit avant tout de donner à percevoir au public les mouvements de la mémoire de façon plus sensible que logique.

La mémoire comme une marche, un trajet dans une ville, dans une histoire, dans Harlem... Hall, narrateur dans le roman conservera cette fonction sur scène, un peu à la manière d'un guide pour le public qui entraîne d'un souvenir à l'autre comme autant de bonds de mémoire.

**Afin de restituer autant que faire se peut la langue de Baldwin, sa sensualité et sa poésie, son prosaïsme et sa densité, sa rythmique si singulière, le texte anglais a été retraduit pour l'occasion par Kevin Keiss.**

*« Ce que les sociétés veulent vraiment, idéalement, ce sont des citoyens qui, simplement, obéissent, aux règles de la société. Si une société y parvient, alors elle court à sa perte. L'obligation de toute personne qui s'estime responsable est d'examiner la société et d'essayer de la changer et de la combattre - quels que soient les risques encourus. C'est le seul espoir pour la société. La seule façon de la changer. »*

James Baldwin

16 octobre 1963

conférence pour enseignants à NYC  
« L'enfant noir - son image de soi »



© Jack Garofalo

# JAMES BALDWIN

James Baldwin naît à Harlem en 1924. Fils de pasteur, il est l'aîné de 9 enfants, et commence à prêcher dès l'âge de 14 ans. Comme il l'écrit lui-même dans « Chronique d'un pays natal » : « J'ai commencé à imaginer des intrigues de romans vers l'époque où j'ai appris à lire ».

A 15 ans, Baldwin fait la connaissance de l'artiste peintre Beauford Delaney, qui devient pour lui un immense exemple : « Beauford était pour moi la première preuve vivante, ambulante qu'un homme noir pouvait être un artiste » écrit-il dans « Chassés de la lumière ».

Baldwin s'installe à Greenwich Village à 17 ans, et commence vers le milieu des années 40 à écrire des articles et des chroniques pour des revues telles que The New Leader, The Nation ou Partisan Review.

Horrifié par la violence du racisme et de l'homophobie, terrifié à l'idée d'être lui-même emporté par une haine incontrôlable, il « fuit » les Etats-Unis pour la France en 1948. Il y achèvera l'écriture de « La chambre de Giovanni » qui lui vaudra la reconnaissance. Dès lors, Baldwin écrira de nombreux romans et essais, dans lesquels il ne séparera jamais la justice de la colère, ni l'art de la protestation : son sens de la justice passant par la colère et le meilleur de son art étant dans la protestation.

Il retourne en Amérique au moment des grandes luttes pour les droits civiques, luttes dans lesquelles il s'investit entièrement, aux côtés de Martin Luther King Jr, Harry Belafonte, Sidney Poitier et tant d'autres.

Militant de la non-violence, Baldwin ne manquera pourtant pas d'interroger et de s'intéresser aux mouvements plus radicaux, et nouera une vraie relation avec Malcolm X notamment.

L'écriture de Baldwin, d'une puissance poétique et d'une profondeur d'analyse remarquable, est visionnaire. Toute son œuvre peut être « re »lue à la lumière de notre actualité.

James Baldwin meurt le 1<sup>er</sup> décembre 1987 à Saint-Paul-de-Vence où il vivait depuis plusieurs années. Nous fêtons le centenaire de sa naissance.

*J'entreprends quelque chose d'assez risqué. Je crois qu'il est toujours risqué pour un écrivain de parler de son oeuvre.*

*Je ne dis pas ça par modestie ou fausse timidité mais simplement parce qu'il y a trop de choses qu'un écrivain ne comprends pas ni ne peut comprendre réellement à propos de son oeuvre - et cela tient au fait que cette oeuvre émane d'une profondeur dont nous savons que très, très peu de choses, quoi que nous en disions.*

*L'oeuvre provient de la même profondeur qui voit surgir l'amour, le meurtre, le désastre. Elle provient de choses quasiment impossibles à exprimer. C'est là que se situe l'effort de l'écrivain.*

*Tout écrivain sait qu'il travaillera 24 heures sur 24, plusieurs années durant ; sinon il n'est pas écrivain ; mais si rien n'advient de l'effort qu'il fournit, si aucune liberté n'émerge des profondeurs qu'il sonde, si rien ne vient toucher la page pour animer la scène, il n'est pas écrivain.*

James Baldwin  
*Quelques mots d'un enfant noir*, Playboy,  
1964

# EXTRAITS

## "Je serai fier de lui jusqu'à ma mort"

traduction Kevin KEISS

TONY.

Je veux te parler, Papa

HALL.

Okay

*Tony regarde ses énormes mains et les enroutent autour de ses énormes pieds. Hall regarde son fils avec un amour soudain pour le jeune homme qu'il est en train de devenir.*

TONY.

Sortons dehors une minute

HALL, *criant en direction de la cuisine.*

Tony et moi on va faire un tour dans le jardin

*Ils marchent dans le jardin, s'éloignent.*

TONY.

Mon oncle

Arthur

Il était comment?

HALL.

Ben

Pourquoi tu veux savoir?

Toi, tu l'as connu

TONY.

Vas-y

J'étais un bébé

Qu'est-ce que je pouvais connaître?

HALL.

Ben

Qu'est-ce que tu veux savoir?

TONY.

Beaucoup de gamins à l'école

Ils disent des trucs sur lui

HALL, *regrettant de ne pas avoir pris son verre avec lui.*

Qu'est-ce qu'ils disent?

TONY.

Ils disent

Que c'était un pédé

HALL.

Ben

Tu vas entendre un paquet de choses à propos de ton oncle

TONY.

Ouais

C'est pour ça que je te demande

HALL.

Ton oncle

Beaucoup de gens pensaient

TONY.

Non

Je te demande à toi

HALL.

Okay

Ton oncle était mon frère, d'accord?

Et je l'aimais, okay?

C'était un homme très

Solitaire

Il a eu une vie très

Étrange

Je pense que

C'était un très grand chanteur

*Le regard de Tony ne quitte plus son père et Hall parle aux yeux de Tony.*

Oui

Je connais beaucoup d'hommes qui ont aimé mon frère

Ton oncle

Ou qui pensaient l'aimer

Je connais deux hommes que

Ton oncle

Arthur

A aimés

TONY.

C'était l'un de ces hommes

Jimmy

HALL.

Tu veux dire

Le frère de Julia?

TONY.

Oui

HALL.

Oui

*Tony hoche la tête.*

Je sais que

Avant Jimmy

Arthur a couché avec beaucoup de gens

Surtout des hommes

Mais pas toujours

Il était jeune, Tony

Avant ta mère, moi aussi j'ai couché

avec beaucoup de femmes

Surtout des femmes mais

Dans l'armée

J'étais jeune aussi

Pas toujours des femmes

Tu veux la vérité, je suis en train

d'essayer de te dire la vérité

Peu importe laisse-moi te dire bébé (fiston)

Je suis fier de mon frère

Ton oncle

Et je serai fier de lui jusqu'au jour de ma mort

Et toi aussi tu devrais l'être

Putain peu importe ce que ton oncle était

Et il était beaucoup de choses à la fois

Mais il a jamais été le pédé de personne

*Tony observe son père.*

Tony,

Est-ce que ta mère et moi on ne t'a pas toujours élevé correctement?

Est-ce que moi

Nous

Dis-moi

On t'a pas toujours expliqué qu'il ne fallait pas croire aux étiquettes?

TONY, *détournant son regard.*

Oui c'est vrai

HALL.

Est-ce qu'à mon tour je peux te poser une question?

TONY.

Bien sûr

HALL.

Qu'est-ce que *toi* tu pensais de ton oncle?

TONY, *baissant les yeux et souriant sans le vouloir.*

Je pensais que c'était un mec dingue et génial

*Regardant son père.*

Je l'aimais

C'est pour ça que

Je voulais que tu me dises

*Les larmes lui coulent du nez et il rejette la tête en arrière. Hall n'ose pas le toucher de peur de pleurer aussi.*

ODESSA.

Rentrez vous deux

Le dîner va refroidir

*Ils restent plantés sans bouger. Tony est presque aussi grand que Hall qui n'ose pas le toucher.*

HALL.

Ben

Merci de m'avoir demandé

*Ils repartent vers l'arrière de la maison. Dans la pièce l'ambiance a changé. La hi-fi est silencieuse. Sur la table basse, Julia a placé deux longues bougies blanches mais elle ne les a pas encore allumées. Le plateau de la table, en bois verni foncé et brillant, porte des napperons....*





## « Harlem Quartet », gorgé de vie et d'âme

L'adaptation du roman de James Baldwin sert les thèmes sensibles de l'écrivain américain

### THÉÂTRE

RENNES - envoyée spéciale

Il fallait être gonflé(e) pour adapter au théâtre *Harlem Quartet*, le chef-d'œuvre de l'écrivain noir américain James Baldwin. La metteuse en scène Elise Vigier l'a fait, et bien lui en a pris : elle signe un spectacle très réussi, et bienvenu en ces temps où les questions raciales sont ultrasensibles. Après avoir été créé à la Maison des arts de Créteil, le 9 novembre, *Harlem Quartet* a été présenté à Bruz, près de Rennes, dans le cadre du Festival du Théâtre national de Bretagne, et se pose un soir, le jeudi 23 novembre, à l'Avant-Scène de Colombes, avant d'entamer une tournée qui mériterait d'être plus importante.

C'est d'abord un bonheur de retrouver ou de découvrir la voix de Baldwin, son souffle puissant, quasi biblique, son écriture organique, qui « laboure la vie à plein corps », son amour immense pour ses personnages. Les voici : apparaît d'abord Hall, le narrateur de toute cette histoire. On est en 1973, et Arthur, le frère de Hall, petit chanteur de gospel devenu empereur de la soul, vient de mourir, à 39 ans, dans les toilettes d'un bar de nuit, à Londres.

#### Haine raciale, violence sociale

Hall remonte alors le fil de ses souvenirs, et d'une constellation familiale et amicale qui compose un extraordinaire tableau du Harlem des années 1950-1960, et d'une Amérique encore ségrégationniste, rongée par la haine raciale, la violence sociale, et où l'homosexualité est encore un tabou.

Dans cette constellation apparaissent Arthur, le chanteur prodige, et les trois amis avec lesquels il forme, à 15 ans, un quatuor de gospel, dont Hall deviendra le manager ; voici aussi Julia, l'amie d'enfance, prêcheuse évangéliste à 9 ans, fabuleux personnage de femme passée par les bas-fonds de l'existence avant de devenir un être lumineux ; et voici Jimmy, petit frère de Julia et amant d'Arthur, dont il ne parviendra pas à empêcher la descente aux enfers.

De ce roman de 700 pages, Elise Vigier, accompagnée par le drama-

**Le bonheur  
de retrouver  
la voix de  
Baldwin, son  
souffle puissant,  
quasi biblique**

turge Kevin Keiss, qui a retraduit et adapté le livre, fait un spectacle de presque trois heures gorgé de vie, de chair et d'âme, à l'image de la partition originelle. Son dispositif de mise en scène est simple, mais fonctionne bien. Dans la boîte noire du théâtre, des panneaux coulissants s'ouvrent et se ferment, et ménagent des espaces ou des surfaces de projection pour les belles images qu'Elise Vigier et son équipe sont allées tourner à Harlem, ou pour les documents d'archives qui émaillent le spectacle.

Et puis il y a la musique, qui joue un rôle fondamental dans l'histoire. Le poète et slammeur américain Saul Williams a composé cette partition où se mêlent musique originale, bribes de sons d'archives et des chants traditionnels qui prennent aux tripes.

Mais surtout, Elise Vigier a réuni une excellente distribution d'acteurs noirs. Ludmilla Dabo (Julia), Jean-Christophe Folly (Hall), Nicolas Giret-Famin (Jimmy), Makita Samba (Arthur), William Edimo et Nanténé Traoré portent cette histoire de tout leur cœur et leur talent. C'est une sensibilité particulière qui s'exprime ici, généreuse, blessée, flamboyante, et pas un préchi-prêcha technocratique sur la « diversité ». Et c'est cette sensibilité qui fait de la question noire ou de la question homosexuelle des universels concernant la vie de chacun. ■

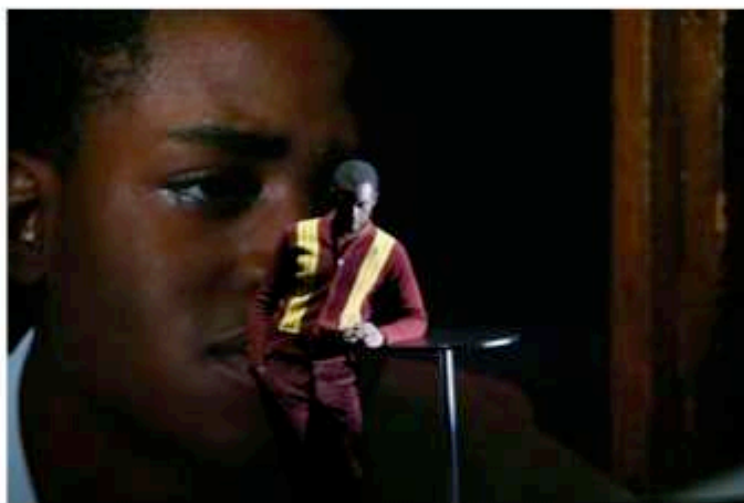
FABIENNE DARGE

*Harlem Quartet*, de James Baldwin. Traduction : Kevin Keiss. Mise en scène : Elise Vigier. Jeudi 23 novembre à l'Avant-Scène de Colombes. Tournée 2018 : du 23 au 26 janvier au Théâtre de la Croix-Rousse à Lyon ; du 20 au 22 février à la Comédie de Caen-CDN de Normandie ; du 22 au 30 mars à la Manufacture des Gillets-CDN d'Ivry.

Chaque vendredi, le service Culture du « Monde » propose aux lecteurs de « La Matinale » un choix d'événements pour le week-end.

En cette fin de semaine, pourquoi ne pas (re)découvrir James Baldwin à Ivry-sur-Seine ; fêter les 35 printemps de La Villette ; soutenir les migrants avec le collectif Xclus à Paris et célébrer la parole avec le festival Circuit court dans le Val-de-Marne ; lutter contre le racisme et l'antisémitisme avec le Grand Festival au Palais de la porte Dorée, et plein d'autres choses encore...

## THÉÂTRE. « Harlem Quartet », Baldwin en chair et en âme, à Ivry-sur-Seine



Quel bonheur de (re)découvrir James Baldwin, et de voir le chef-d'œuvre de l'écrivain noir américain, *Harlem Quartet*, porté au théâtre par la metteuse en scène Elise Vigier, en un spectacle gorgé de vie et d'âme, qui rend justice à la partition originelle. Baldwin raconte le Harlem des années 1950-1960, l'Amérique encore ségrégationniste, rongée par la haine raciale et la violence sociale, avec un souffle puissant, quasi biblique, son écriture qui « *laboure la vie à plein corps* », et un amour immense pour ses personnages. Personnages qui sont ici formidablement incarnés par un ensemble d'acteurs noirs, dans ce spectacle qui offre en contrepoint les très belles images tournées par Elise Vigier dans le Harlem d'aujourd'hui. Et bien sûr il y a la musique, qui joue un rôle fondamental dans cette histoire. Le poète et slammeur américain Saul Williams a composé cette partition où se mêlent musique originale, bribes de sons d'archive et chants traditionnels de la communauté noire américaine, qui prennent aux tripes. **Fabienne Darge**

« *Harlem Quartet* », vendredi 23 mars à 20 heures, samedi 24 à 18 heures, dimanche 25 à 16 heures. La Fabrique-Théâtre des quartiers d'Ivry, 1, place Pierre-Gosnat, Ivry-sur-Seine. Tél. : 01-43-90-11-11.



## «Harlem Quartet», James Baldwin en chaire et en notes

Créée à Créteil, l'adaptation du sixième roman de l'Américain par Elise Vigier envoûte par son intensité poétique.

12 novembre 2017 à 17:06



Jean-Christophe Folly incarne Hall Montana, en deuil de son frère. Photo Patrick Berger.

«On l'avait retrouvé gisant dans une mare de sang [...] une tempête, une violence, un prodige de sang : son sang, le sang de mon frère, le sang de mon frère ! Mon sang.» Hall Montana, l'air assombri, entame vivement le récit de *Harlem Quartet* avec la disparition brutale d'Arthur, son petit frère, à 39 ans. Ce redoutable chanteur de gospel avec le «sourire d'un lampion et la voix d'un samedi soir» s'est éteint au crépuscule d'un chant

d'amour. Hall se rappelle son frangin, ce satellite en orbite d'une famille, à la fois liée et éclatée, issue de la communauté noire-américaine des années 50-70 touchée de plein fouet par le racisme et l'intolérance. Arthur, la star du groupe «les Trompettes de Sion», a parcouru les États-Unis jusqu'à toucher un Sud qui ne lui a certainement pas fait oublier sa couleur de peau. Il ressent très rapidement les injustices, son désir pour les hommes, les malélices de l'alcool et l'enivrement de la musique.

**Prières.** La pièce créée par Elise Vigier à la Maison des arts de Créteil est tirée du sixième roman de James Baldwin (paru aux États-Unis sous le titre *Just Above My Head* en 1979). L'auteur noir-américain - dont l'œuvre a fort heureusement gagné en visibilité cette année (entre autres avec le documentaire de Raoul Peck *I Am Not Your Negro*) - a quitté l'Amérique et sa ségrégation raciale en 1948, rejoignant la France à 24 ans. L'écriture de Baldwin prend littéralement corps avec cette adaptation où l'intensité du jeu des comédiens délivre une épaisseur tout autre : ses mots coupent à la lecture, effraient souvent. Prononcés, accentués, criés, ils provoquent une tension similaire. Toutefois, ils déclenchent aussi le rire, un relâchement curieux qui n'est pas sans intérêt.

Derrière Hall, qui se fait narrateur, les routes de Harlem abîmée défilent sur un écran qui s'ouvre pour laisser place aux réminiscences, aux ferventes prières et aux sentiers parcourus par Arthur et son frère protecteur, ensemble ou séparément. Les compositions du poète et rappeur américain Saul Williams accompagnent ces fragments de récit, joués par les musiciens Mann Léonard et Marc Sens, tous deux présents sur scène. Enveloppé par cette suave litanie, *Harlem Quartet* se glisse dans notre lit comme un spectre qui n'en aurait pas fini avec le monde des vivants.

**Amant.** On retourne dans les années 50, les Montana font connaissance avec la famille Miller et leur fille évangéliste Julia, ainsi que Jimmy le petit frère rejeté. Julia prêche, Julia crie, ordonne même. L'intense Ludmilla Dabo qui l'interprète délivre d'incroyables complaintes de sa voix brûlante. On regrette parfois cette manière de fendre l'air pour prêcher. Car la Julia du roman, installée sur sa chaire, sait normalement captiver sans trop s'agiter (c'est là tout son pouvoir angoissant). Quand Ludmilla Dabo se meut avec plus de précaution et de retenue, elle y gagne en émotions. La langue de Baldwin, crue et clairvoyante, poétique et pointue, emplit les poumons de Hall qui lance les mots en boucle. Le comédien Jean-Christophe Folly excelle à le faire, quand il nous prend à partie, le regard en abîme, nous attire dans ses blessures et ses réflexions. Son petit frère Arthur (Makita Samba) remet en question sa sexualité, déroule ses peines, ses désirs et ses cris en un gospel déchirant, plus tard retrouve le Jimmy de la famille Miller et en fait son amant. Le dispositif scénographique en une série de panneaux coulissants alterne avec dextérité scènes de vie in situ et séquences vidéo qu'Elise Vigier est allée filmer à Harlem en 2015.

La frénésie de cette mise en scène, poupée russe de la mémoire, prend toutefois le risque par sa virtuosité (lumières, chants et transitions athlétiques) de nous éjecter de la tempête. On aurait aussi bien vu, étiré en un long rêve émoquant, un instant précis du roman. Ici, la succession d'instantanés musicaux, vidéos, pleurs, paroles à toute vitesse sait tout autant emporter qu'étourdir. Mais Elise Vigier arrive à capter ce qu'il y a de doutes, de peurs et de douceur chantés dans l'écriture de l'auteur. Le cœur plein d'érotisme et de poésie de Baldwin, qui bat dans cette adaptation peut-être trop rapidement, se pose quoi qu'il en soit contre nous, «*tenu comme un homme et bercé comme un enfant, libre*».

Jérémy Pielle

**Harlem Quartet de James Baldwin** m.s. Elise Vigier. Du 16 au 18 novembre au TNB, Rennes (35) dans le cadre du festival *Mettre en scène*. Puis en tournée jusqu'en mars.

## Harlem Quartet

D'après le roman *Just above my head* de James Baldwin – Traduction, adaptation, dramaturgie Kevin Keiss – Adaptation et mise en scène Élise Vigier, Les Lucioles/collectif d'acteurs.

L'écrivain américain James Baldwin est né en 1924 dans le quartier de Harlem à New York. Il vient en Europe dans les années de l'après-guerre, puis s'installe à Saint-Paul de Vence en 1970. Aîné de neuf enfants, fils de pasteur, son père l'envoie prêcher dès l'âge de quatorze ans. A quinze, il rencontre l'artiste peintre Beauford Delaney, qui devient pour lui une figure emblématique et incarne l'espoir : « Beauford était pour moi la première preuve vivante, ambulante, qu'un homme noir pouvait être un artiste. » Baldwin écrit des essais – dont *Chronique d'un pays natal* – des poésies, du théâtre – entre autres *La Prochaine fois, le feu*, mis en scène par Bakary Sangaré au Théâtre des Bouffes du Nord – des nouvelles et des romans.

Écrit en 1979, son roman *Just above my head* est publié en France sous le titre *Harlem Quartet*, en 1987. Dans ses écrits, Baldwin questionne les inégalités raciales et sociales à l'égard des Noirs, les pressions psychologiques envers les homosexuels, l'altérité. Il est proche des luttes pour les droits civiques dont les figures phares sont Martin Luther King, Malcolm X, côtoient les artistes qui, comme lui, sont engagés pour les libertés, dont Nina Simone, Sidney Poitier, Harry Belafonte. Avec *Harlem Quartet*, James Baldwin rend hommage à son jeune frère, mort à l'âge de trente-neuf ans. « L'œuvre provient de la même profondeur qui voit surgir l'amour, le meurtre, le désastre. Elle provient de choses quasiment impossibles à exprimer. C'est là que se situe l'effort de l'écrivain » dit-il.

Sur scène, Hall Montana raconte la mort de son jeune frère, Arthur, et assure la transmission auprès de son fils pour lui signifier que son oncle était quelqu'un de bien. Il dit toute l'affection et l'admiration qu'il lui portait, parle de leur enfance, montre la communauté noire américaine vivant à Harlem – haut lieu du jazz et de la contestation dans

les années 1950 – dont la meilleure arme était le chant. Autour de lui ses amis, Julia la prêcheuse et le quatuor de gospels qu'ils forment. Le roman suit la trame et les drames de la vie de l'auteur, avec précision et pudeur. Hall remonte le temps et erre dans le labyrinthe de la mémoire. Arthur chantait et était amoureux d'un musicien, et si « *la musique peut devenir une chanson, elle commence par un cri et ce cri est partout.* »

C'est ce cri qu'Elise Vigier fait entendre, signant l'adaptation et la mise en scène de *Harlem Quartet*, à partir du travail sur la langue, réalisé par Kevin Keiss. Elle met des visages sur les noms en projetant des images familiales de type super 8, dans l'espace privé et l'intimité où elle nous convie auprès de Hall et d'Arthur. Elle place le spectateur dans Harlem, au cœur de la ville et de la culture afro-américaine. L'équipe d'acteurs est dirigée avec maestria et se glisse tout en fluidité et sensibilité dans la situation et dans l'époque – 1949 à 1975 – si loin si près de la nôtre. Des repères temps s'inscrivent sur écran par le trouble des dates, acteurs et musiciens donnent le rythme. La musique, personnage à part entière, signée du poète, écrivain et rappeur américain Saul Williams et des musiciens français Manu Léonard et Marc Sens, entre gospels et soul, envahit l'espace et donne une grande intensité au propos.

Les mots de James Baldwin sont puissants, le voyage proposé par Elise Vigier et son équipe l'est tout autant. « Il chantait pour Crunch – pour protéger Crunch et le faire revenir, et il chantait pour moi, pour me protéger et me faire revenir : il chantait pour sauvegarder l'univers. Et dans sa voix pénétra alors une douceur solitaire d'une telle puissance d'émotion que les gens en demeuraient pétrifiés, métamorphosés » écrit-il, dans son roman.

## James Baldwin, Elise Vigier, Kevin Keiss: « Harlem Quartet » memories

Un duo de choc, Elise Vigier et Kevin Keiss, des acteurs et des musiciens en osmose, ont adapté pour la scène le roman de James Baldwin publié en français sous le titre « Harlem Quartet ». Un spectacle créé il y a deux ans. Il se souvient de tout. Comme Baldwin. Le temps joue pour eux. Et ils jouent avec. Bonus : Keiss et Vigier signent aujourd'hui un « Baldwin/Avedon, entretiens imaginaires ».

On a beau aller au théâtre tous les soirs, il arrive que de beaux spectacles vous passent entre les doigts lors de leur création. C'est ainsi que j'avais raté *Harlem Quartet* lors de sa création à la Maison des arts de Créteil il y a deux ans, l'adaptation d'un roman de James Baldwin (paru sous le titre *Just above my head* en 1978). Une adaptation cosignée Kevin Keiss et Elise Vigier, qui signe seule la mise en scène. J'ai vu le spectacle à Dijon (dans le cadre du festival Théâtre en mai) lors de la dernière représentation pour cette saison (une nouvelle tournée suivra la saison prochaine).

### « Mon âme regarde en arrière »

Un éblouissement. Un voyage au temps chaviré comme l'est ce roman au long cours (570 pages dans sa traduction française par Christiane Besse chez Stock), un grand roman nourri de mémoire, de sensualité, d'amour et d'amitié. J'assiste à un spectacle ayant atteint la plénitude de son rythme, de ses mouvements (parfait enchaînement des scènes avec un jeu simple et efficace de panneaux, scénographie Yves Bernard), belle alliance ds mots et des musiques (présence précieuse sur scène des deux musiciens, Manu Léonard et Marc Sens, et compositions de Saul Williams). Une assurance, une souplesse que le spectacle n'avait sans doute pas lors des toutes premières représentations.

Il faudrait toujours pouvoir parler d'un spectacle non après la première, mais après la dernière, dans la mémoire de sa disparition. Plus qu'un compte rendu, écrire une lettre d'adieu, ce qui conviendrait à merveille à la tendre nostalgie qui court tout au long de *Harlem Quartet*. Dès la première scène et tout au long du roman, la mémoire est au travail comme l'est la mienne en écrivant ces lignes plusieurs semaines après avoir vu le spectacle.

« Mon âme regarde en arrière et se demande comment j'ai surmonté », écrit Baldwin en commençant *Le Prix à payer* (essai traduit dans le recueil *Retour dans l'œil du cyclope*, Bourgois, 2015), reprenant les paroles d'un gospel « My soul looks back and wonders how I got over ». Et Baldwin poursuit : « Mais je ne pensais pas que ce serait aussi difficile de me remémorer, en détails, mes débuts. » La mémoire est un baume et une douleur ; se souvenir d'un spectacle qui vous a ébloui, c'est aussi en avoir le chagrin. Baldwin dans *Harlem Quartet* : « Le climat de certains jours, l'odeur d'un moment, l'instant où vous tournez, disons, au coin d'une rue dont vous ne vous souvenez pas et que, néanmoins, vous n'oublierez jamais, ou bien la vue d'une silhouette sautant de l'autobus en marche, ou celle d'un garçon et une fille main dans la main ou, parfois, d'un petit enfant qui sourit, le visage levé vers les nuages, ou bien encore un arbre, ou du ciel, ou d'un caillou, des choses peuvent vous faire souffrir comme si aucun temps ne s'était écoulé depuis la première fois que vous avez vu l'amour, la première fois que l'amour vous vit. »

### « Putain de sang »

Dites sur une scène, ces lignes si bien balancées, si agréables dans le repli et la joie de la lecture solitaire,

perdraient leur force dans une salle de spectacles. Et c'est l'une des très grandes forces de l'adaptation cosignée par Kevin Keiss et Elise Vigier que de ne pas être tombée dans le piège d'une adaptation-découpage mais d'avoir cherché une approche proprement scénique d'une belle infidélité. Tout en respectant le mouvement des différents temps non chronologiques du roman – l'année s'affiche sur un écran au début de chaque scène ou partie – et tout en cernant au plus près les parties orales, voire en les renforçant.

Ces lignes citées plus haut ne sont pas dites, mais elles sont, en quelque sorte, vues, à travers les différentes séquences filmées lors du voyage de l'équipe à Harlem pour préparer ce spectacle in situ.

Le point d'équilibre du roman et du spectacle, c'est le personnage du narrateur Hall qui se présente à nous, non de face mais presque de dos. Face à son passé. En ce jour de 1973 à New York, Hall voit, littéralement, oui, il voit ce qu'on vient de lui apprendre au téléphone : la mort de son petit frère Arthur dans les toilettes pour hommes au sous-sol d'un pub londonien. « Ce putain de sang a d'abord jailli par ses narines/ Ça a fait trembler les veines de son cou/ Et puis le torrent écarlate a explosé par sa bouche/ Il a atteint ses yeux et l'a aveuglé/ Et Arthur est tombé tombé tombé », dit-il comme parlant à son ombre, dans une langue plus musclée, plus rythmée, plus orale que celle proposée par la traductrice du roman. Le ton est donné. Il ne faiblira pas d'un iota jusqu'au bout. On savait Elise Vigier bonne metteuse en scène, ce spectacle la hausse et la propulse bien plus haut.

J'en veux pour preuve deux scènes casse-gueule au théâtre et dont elle fait, en complicité avec les acteurs, des sommets de délicatesse : la première nuit que passent ensemble Hall et Julia (enfant, elle fut une chanteuse de Gospel dans les églises évangélistes, elle est devenue mannequin ; il a trente ans et revient de la guerre de Corée) et celle où Arthur et Crunch deviennent amants. On pourrait en dire autant du récit que fait Arthur de sa rencontre qu'il fait très jeune avec un homme qui l'entraîne dans un coin et lui suce la bite qui gonfle comme elle n'a encore jamais gonflé, et de la façon dont est traité l'inceste que perpétue quasiment chaque jour le père de Julia à l'encontre de sa gamine. Tout cela à travers l'histoire d'un groupe de gospel, « Les trompettes de Sion », réunissant quatre copains – Arthur, Crunch, Red et Peanut – qui ira se produire dans le sud avant de se dissoudre quelques années plus tard ; tout cela à travers deux familles auxquelles la plupart appartient ; tout cela à travers la guerre de Corée, la drogue et leurs séquelles ; tout cela à travers le récit de Hall marié, père de deux enfants et ne vivant plus à Harlem. Et, au fil du temps, les séparations, les retrouvailles, les cheveux qui tombent, les croyances qui s'effilochent. Enfin, sous-jacente, la même antienne baldwinienne et ses variations : les Noirs, c'est de quelle couleur ?

On passe des années 70 aux années 50 avant de remonter le temps et de revenir en arrière, etc. Les acteurs gardent leur rôle, changent au mieux de costumes, ce sont leurs corps d'aujourd'hui qui se souviennent de ceux d'hier. Ces acteurs, il faut tous les nommer (regrettons, une fois de plus, que le programme livre leurs noms en bloc sans détailler qui joue quoi) : Ludmilla Dabo, William Edimo, Jean-Christophe Folly, Nicolas Giret-Famin, Makita Samba, Nanténé Traoré. Sans eux, sans la personnalité de chacun, le spectacle n'aurait pas atteint une si belle justesse collective. L'un après l'autre, ils nous conduisent à l'endroit secret de chacun. Et, comme l'écrit Baldwin, « Quelle putain de chambre de résonance ! ».

## DOCUMENTS A CONSULTER

- dossier ***Pièces Démontées***  
<http://crdp.ac-paris.fr/piece-demontee/piece/index.php?id=harlem-quartet>
- écouter **France Culture** *Les matins du samedi* / invitée culture  
<https://www.franceculture.fr/emissions/invite-culture/elise-vigier>
- écouter **France Culture** *La Compagnie des auteurs* / James Baldwin  
<https://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-auteurs/james-baldwin-44-lexhibition-des-mots>
- *Harlem Quartet*, un **film réalisé par Greg Germain** à partir de la mise en scène d'Elise Vigier diffusé dimanche 8 avril 2018 sur France Ô  
<https://vimeo.com/399852759>  
Mot de passe : G17183G

# EQUIPE

## ELISE VIGIER

### metteuse en scène

Elle a suivi la formation de l'Ecole du Théâtre National de Bretagne. En 1994, elle crée avec les élèves de sa promotion Le Théâtre des Lucioles, collectif d'acteurs. De janvier 2015 à décembre 2023, elle est artiste associée à la direction de la Comédie de Caen – CDN de Normandie aux côtés de Marcial Di Fonzo Bo.

Elise Vigier met en scène en scène *L'Inondation* de Zamiatine (2001) et participe à la création de *La tour de la défense* de Copi (2005) et *Copi-un portrait* (1998), avec Marcial di Fonzo Bo et Pierre Maillet.

En 2014, elle co-met en scène avec Marcial Di Fonzo Bo un texte inédit de Martin Crimp, *Dans la république du bonheur*. Elle a déjà mis en scène avec lui trois pièces de Rafael Spregelburd : *L'Entêtement* (2011), *La Paranoïa*, (2009), *La Estupidez-la connerie* (2007) – et trois pièces de Copi : *Loretta Strong*, *Le frigo* et *Les poulets n'ont pas de chaises* (2006).

Dès 2002, elle conçoit, avec Frédérique Loliée, un projet intitulé *Duetto*, spectacle-performance qu'elles jouent dans plusieurs festivals en Italie et en France. Ce spectacle prendra sa forme définitive en 2007 avec la collaboration de l'auteur Leslie Kaplan qui écrira pour elles *Toute ma vie j'ai été une femme*.

Entre 2010 et 2012, elle poursuit son partenariat avec Frédérique Loliée et Leslie Kaplan : elle co-dirige un projet européen construit autour de la pièce *Louise, elle est folle*. En 2013, elles mettent en scène une nouvelle pièce de Leslie Kaplan *Déplace le ciel*. Le diptyque sera repris en avril 2016 au Théâtre des Quartiers d'Ivry et à la Comédie de Caen.

En juin 2015, Elise et Frédérique Loliée créent avec des élèves de l'école du Théâtre du Nord *Mathias et la Révolution*, une adaptation du dernier roman de Leslie Kaplan.

Comme actrice, elle joue principalement dans des mises en scène de Marcial Di Fonzo Bo, Pierre Maillet et Bruno Geslin.

En 2015, elle est interprète dans les créations de Brigitte Seth et Roser Montlo Guberna *Esmerate ! (Fais de ton mieux !)* et Pierre Maillet *Little Joe – Hollywood 72*.

En 2004, elle co-réalise avec Bruno Geslin, son premier scénario : *La mort d'une voiture*, moyen métrage sélectionné au Festival de Brest, prix du jury à Lunel et prix de qualité au CNC (visible sur le site du Théâtre des Lucioles).

En 2010, dans le cadre du projet européen, elle réalise un documentaire *Les femmes, la ville, la folie 1. Paris*.

En avril 2016, elle met en scène avec Marcial Di Fonzo Bo *Vera*, un texte inédit de l'auteur tchèque Petr Zelenka et en janvier 2018 un spectacle tout public à partir de Georges Méliès *M comme Méliès* qui est récompensé par le Molière Jeune Public. En juin 2019, elle crée *Avedon-Baldwin : entretiens imaginaires* dont elle signe le texte original avec Kevin Keiss.

Toujours avec Marcial Di Fonzo Bo, elle met en scène en janvier 2020 *Le Royaume des animaux* de Roland Schimmelpfennig et *Buster Keaton*.

Elle met aussi en scène deux portraits *Le monde et son contraire-Portrait Kafka* de Leslie Kaplan

Puis un autre jeune public grand format *Buster Keaton* avec Marcial Di Fonzo Bo.

Elle crée en juillet 2022 au Festival d'Avignon *Anaïs Nin au miroir*, un texte d'Agnès Desarthe d'après *L'intemporalité perdue* et les nouvelles fantastiques d'Anaïs Nin.

En 2023, elle crée une petite forme à la Comédie de Caen *Portrait avec K.* qu'elle va déployer au sein d'un projet européen.

En septembre 2024, Elise écrit et met en scène *Nageuse de l'extrême – portrait d'une jeune femme givrée*. Le texte est édité aux Editions : *Esse que*.

# NANTÉNÉ TRAORE

## collaboratrice artistique

Elle suit les cours de Véronique Nordey, avant d'intégrer l'Atelier, dirigé par l'auteur metteur en scène Didier-Georges Gabily. Sous sa direction, elle joue dans « Des cercueils de zinc » de Svetlana Alexeivitch , « Enfonçure » , et « Gibiers du temps 2ème époque » .

En 1997, elle rencontre Koffi Kwahulé et jouera dans sa pièce « Bintou » mis en scène par Gabriel Garran et Pascal N'Zonzi, puis « Blue-s-Cat », mis en scène par l'auteur.

Elle joue notamment dans les mises en scène d'Elise Vigier, Irène Bonnaud, Eva Doumbia, des textes de Zamiatine, Heiner Muller, Léonora Miano entre autres. Un compagnonnage se crée avec Guy Régis Junior, pour qui elle jouera « Moi, fardeau inhérent » au Festival des 4 chemins à Port-au-Prince. Elle le retrouve en 2011 pour les Sujets à vif d'Avignon dans « De toute la terre le grand effarement ». Leur aventure se poursuit avec des ateliers en Haïti.

Elle participe au 1er festival théâtral panafricain « Les Récréâtrales » à Ouagadougou en créant « Madame je vous aime » au côté d'Etienne Minoungou .

Elle poursuit également une aventure artistique avec Catherine Boskowitz : « Bérénice » de Racine créée au Collectif 12 , « Le projet Penthésilée » d'après H. Kleist, ainsi que « Le pire n'est pas (toujours) certain » en 2019, créée au Festival des francophonies de Limoges et repris à la MC93 .

Elle travaille en tant que collaboratrice artistique et comédienne dans la mise en scène d'Elise Vigier « Harlem Quartet » d'après le roman éponyme de James Baldwin. Elle la retrouve pour la création de « Anaïs Nin au miroir » d'Agnès Desarthe, créée en juillet 2022 à Avignon, puis en tournée. En 2023, elle participe au projet « Les Praticables » festival autour du spectacle vivant créé par Lamine Diarra à Bamako.

Ces dernières années, elle a notamment travaillé avec Maëlle Dequiedt, Jean-François Auguste, Aurélia Luscher , sur des textes de Penda Diouf, Laetitia Ajanohoun, Guillaume Cayet. Elle fait partie du groupe d'acteurs et d'actrices de « Reconstitution, le procès de Bobigny, mis en scène par Emilie Rousset.

Ces dernières années, elle a notamment travaillé avec Maëlle Dequiedt, Jean-François Auguste, Aurélia Luscher , sur des textes de Penda Diouf, Laetitia Ajanohoun, Guillaume Cayet. Elle fait partie du groupe d'acteurs et d'actrices de « Reconstitution, le procès de Bobigny, mis en scène par Emilie Rousset.

En 2024, elle joue au festival off d'Avignon, « Le mérite » de Mélanie Leray et Maëlle Puechoultres, mis en scène par M. Leray

# KEVIN KEISS

## dramaturge

Après un magister (ENS-Sorbonne) et un doctorat de Lettres Classiques sous la direction de Florence Dupont (Paris 7), Kevin Keiss intègre l'École du Théâtre National de Strasbourg dans la section *Mise en scène/dramaturgie* où il se forme notamment auprès de Jean-Pierre Vincent, Valère Novarina, Claude Régy, Krystian Lupa, Olivier Neveu, Jean Jourdeuil et Christophe Triau.

Au TNS, il écrit deux pièces mises en scène par Amélie Énon avec une partie de leur promotion, *Et la nuit sera calme*, librement inspiré des *Brigands* de Schiller (Festival au Piccolo Teatro de Milan, Festival Premières à Strasbourg, Théâtre de la Bastille à Paris, CDN de Thionville) et *Rien n'aura eu lieu* (Couverture Théâtre Public 2010, présentée au public du TNS lors des ateliers de sortie).

Depuis 2011 il travaille en tant qu'auteur, traducteur ou dramaturge en France avec : Jean-Pierre Vincent, Julie Brochen, Sarah Lecarpentier et la Cie Rêvages à Lille, Lucie Bérélowitch, Nora Granovsky pour qui il écrit *Soulèvement* d'après le mythe de Guillaume Tell (Comédie de Picardie, Théâtre de l'Ouest Parisien, tournée), Charles-Éric Petit, Renaud Triffaut, Roxane Palazzotto, Océane Mozas (autour des *Héroïdes* d'Ovide dont il traduit le texte, labo au TGP de Saint-Denis.)

En 2014, il est accueilli en résidence d'écriture à la Chartreuse-Cnes avec la metteur en scène Laëtitia Guédon pour son texte *Troyennes Les morts se moquent des beaux enterrements*. (Théâtre 13, Guadeloupe, encore en tournée.)

Il travaille également à l'étranger : au Japon avec Kouhei Narumi (Théâtre National de Tokyo), en Afrique du Sud avec Charles Malet (Institut Français, Alliance) pour qui il écrit la pièce *(Z)Africa*, à New York avec Élise Vigier et le Théâtre des Lucioles pour la pièce *Just above my head* dont il réalise la traduction et l'adaptation.

En 2013, il publie la nouvelle *Bruissant* avec les plasticiennes Laure Gilquin et Krystelle Paré après une résidence d'artiste dans l'hôpital Psychiatrique de Bourg-en-Bresse. (Commande Drac Rhône-Alpes.)

Depuis plusieurs années, il travaille en collaboration avec la comédienne et metteur en scène Maëlle Poesy sur les spectacles de La Cie Drôle de Bizarre : *Purgatoire à Ingolstadt* de Mariluisse Fleisser dont il fait la traduction et l'adaptation, *Candide, Si c'est ça le meilleur des mondes*, dont il écrit le texte et qu'il adapte avec Maëlle Poésy. Cette saison comme dramaturge sur deux pièces courtes de Tchekhov *Le Chant du Cygne* et *L'Ours* en janvier 2016 au Studio de la Comédie Française et qu'il co-adapte avec Maëlle Poésy.

Ils sont accueillis en résidence à deux reprises à La Chartreuse-Cnes pour l'écriture de *Ceux qui errent ne se trompent pas*. Ils composent l'histoire à deux, Kevin Keiss écrit le texte et Maëlle Poésy met en scène.

En Janvier 2015 il fonde avec Adrien Cornaggia, Aurore Jacob, Riad Gahmi, Julie Ménard, Pauline Ribat et Yann Verburgh le Collectif Traverse - collectifs d'autrices et d'auteurs en résidence à La Chartreuse-Cnes, ils mènent des ateliers et travaillent avec le Collectif d'acteurs OS'O, lauréats du Festival Impatience 2015, à l'écriture de leur nouvelle création.

En tant que spécialiste des théâtres antiques, Kevin Keiss enseigne à l'université Paris 7 et Bordeaux 3 et donne des masterclass avec le groupe CNRS "Antiquité Territoire des Écarts" dont il est membre.

*Ceux qui errent ne se trompent pas* a remporté le prix de l'Aide à la Création du CNT 2015, en dramaturgie plurielle (Maëlle Poésy/Kevin Keiss). Le spectacle a été présenté dans la programmation de la 70ème édition du Festival d'Avignon en 2015.

Depuis septembre 2021, il est artiste associé à la direction du CDN de Dijon Bourgogne dirigé par Maëlle Poesy.

# NICOLAS MESDOM

vidéaste

**2005 > 2009**

LA FÉMIS - département image

**2003>2004**

LICENCE DE CINÉMA, PARIS III

**2001> 2003**

BTS AUDIOVISUEL, Boulogne-Billancourt.

## AUTEUR RÉALISATEUR > CINÉMA

**2021 > MEDECIN DE VILLE** (pour ARTE)

**2015 > BALCO ATLANTICO** (LM) *adaptation du roman de Jérôme Ferrari (Actes sud, 2008)*

**2015 > POINT DU JOUR**(CM) les films du poisson)  
*Contribution financière du CNC, Fonds de soutien de la mission cinéma Paris.*

**2012 > LA TÊTE FROIDE** (CM)(les météores)  
*Prix qualité du CNC  
Clermont-Ferrand 2012, prix d'interprétation masculine.  
Nominé aux lutins du court métrage.  
Festival de Cabourg 2012, prix d'interprétation masculine.  
Prix du jury au festival séquence court de Toulouse.  
Sélections : Premiers plans Angers 2012, Paris cinéma 2012, Fiff de Namur 2012, Pink screen festival.  
Diffusions ARTE et TV5 monde  
Fondation Beaumarchais, aide à l'écriture.*

**2009 > LES VOIES DU SEIGNEUR**

*Festival du court d'Evreux, et de Saint Maur 2009  
Diffusion ARTE*

**2009>BAPTÊME DU FEU**(CM) (la fémis)  
*Prix du court métrage, festival du film policier de Beaune 2009.  
Sélections : Fresh film fest de Karlovy Vary 2009, l'Alternativa Barcelone 2009, Brazilian film festival 2009, Amsterdam LGBT film festival 2009, Pink screen festival Bruxelles 2009.*

## RÉALISATEUR DEUXIÈME ÉQUIPE > CINÉMA

**2013 > TOUT EST PERMIS** d'Émilie Deleuze  
(les films du Worso)

## DIRECTEUR DE LA PHOTO > CINÉMA

**2015 > LA RECETTE DU CHEF** (CM) de David Léotard (CHAZ productions)

**2014 > DÉMONS** (LM) de Marcial Di Fonzo Bo (les films du poisson) *Sélectionné au FIPA 2015*

**2013 > LE MAILLOT DE BAIN** (CM) de Mathilde Bayle (les films du cygne) *Ours d'or au festival des Nations d'Ebensee 2013, Premier prix au sicilia Queer.*

**2012 > HOME RUN** (CM) de David Lucas (Noodles productions)

**2012 > LA MAISON VIDE** (CM) de Mathieu Hippeau (sedna films) *Mention Télérama, Clermont Ferrand 2013, diffusion Canal, sélection à Rotterdam.*

**2012 > LUCIDE** (captation) de Marcial Di Fonzo Bo. *Sorti en salles : projections Pathé Live 2012*



@ Tristan Jeanne-Valès

### **EN 2017-2018**

**création** du 9 au 11 novembre 2017 à la MAC de Créteil  
du 16 au 18 novembre 2017 au Festival du TNB-Rennes  
23 novembre 2017 à l'Avant-Seine, théâtre de Colombes  
du 23 au 26 janvier 2018 au Théâtre de la Croix-Rousse, Lyon  
du 20 au 22 février 2018 à la Comédie de Caen, CDN de Normandie  
du 22 au 30 mars 2018 à la Manufacture des Œillets-CDN d'Ivry

### **EN 2018-2019**

21 et 23 septembre 2018 au festival de théâtre de Princeton (Etats-Unis)  
du 30 janvier au 1<sup>er</sup> février 2019 à la MC2 de Grenoble  
27 et 28 février 2019 au CDN d'Orléans  
du 28 au 30 mai 2019 au festival Théâtre en Mai – CDN de Dijon

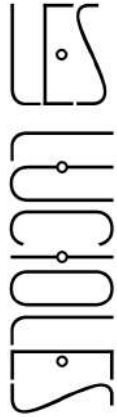
### **EN 2019-2020**

9 et 10 janvier 2020 à la Passerelle, scène nationale de St Brieuc  
mardi 14 janvier au CDN de Vire  
vendredi 17 janvier aux Salins, scène nationale de Martigues  
23 et 24 janvier 2020 au CDN de Rouen  
30 et 31 janvier 2020 au Théâtre Molière, scène nationale de Sète  
mardi 11 février 2020 au Théâtre Granit, scène nationale de Belfort

### **EN 2021-2022**

Du 18 au 22 mars au TNBA, CDN de Bordeaux





Parmi **LES LUCIOLES**

C/o La Grenade – 10 square de Nimègue bis  
35200 Rennes

T. +33 (0)6 49 29 47 25

[theatredeslucioles@wanadoo.fr](mailto:theatredeslucioles@wanadoo.fr)

[www.theatre-des-lucioles.net](http://www.theatre-des-lucioles.net)

**administration/production** Odile Massart

[theatredeslucioles@wanadoo.fr](mailto:theatredeslucioles@wanadoo.fr)

T. +33 (0)6 49 29 47 25